

## AVANT-PROPOS

Il faut savoir gré à Giuseppe Maria Viscardi d'avoir réuni en un volume une série de ses articles consacrés à des personnalités dont il a été proche et qui l'ont beaucoup marqué, en particulier Don Giuseppe De Luca et Gabriele De Rosa sur lesquels il apporte beaucoup d'éléments nouveaux qui nous permettent de mieux les situer et les comprendre. Mais, à travers ces figures particulières, l'auteur évoque avec bonheur tout un milieu culturel romain et des courants de pensée européens, en analysant les relations qui se sont établies à la fois entre ces deux «leaders», et avec les personnes qui ont gravité autour d'eux: Maddalena dite Nuccia, la sœur de De Luca, qui fut la continuatrice de son oeuvre et la gardienne de sa mémoire, Romana Guarnieri, sa principale disciple, toujours pleine d'enthousiasme et de passion frémissante, Émile Goichot, professeur de Littérature française à l'Université de Strasbourg, un ami de De Rosa qui traduisit en français une partie de l'oeuvre de De Luca, Émile Poulat et bien d'autres encore. A leur propos, on pourrait reprendre le titre donné par Raïssa Maritain à son livre de souvenirs: *Les grandes amitiés*, tant ces personnes étaient unies entre elles par des liens amicaux qui s'exprimaient dans des correspondances et des rencontres, à l'occasion de colloques ou de conférences. J'eus pour ma part d'autant moins de peine à entrer en contact avec ce groupe, à partir des années 1970, qu'il était essentiellement italo-français dans son inspiration: De Luca avait été marqué par l'influence d'Henri Bremond et de son *Histoire du sentiment religieux*; De Rosa et ses élèves s'intéressaient beaucoup aux travaux de Gabriel Le Bras et de Jean Delumeau – mais aussi à ceux de Michel Vovelle – sur la vie religieuse à l'époque médiévale et moderne, ce qui ne les empêchait pas, bien sûr, de se référer également à l'oeuvre d'Hubert Jedin. Goichot pour sa part, qui n'avait à l'origine aucune affinité particulière avec l'Italie, avait fini par considérer ce pays comme sa «patrie spirituelle», comme il l'écrivit à De Rosa peu avant sa disparition prématurée. Il ne s'agissait pas d'une école historique à proprement parler, mais d'un milieu chaleureux et fécond, qu'on ne peut pas comprendre si on ne se réfère pas à des lieux

comme le Palais Lancellotti, à Rome, qui abritait la rédaction des «Edizioni di Storia e Letteratura», ou le Centre d'histoire sociale et religieuse que De Rosa avait créé à Vicence.

Mais qu'avaient donc en commun toutes ces personnes si différentes les unes des autres? Après avoir lu les belles pages que Giuseppe Maria Viscardi leur a consacrées, il me semble pouvoir dire qu'elles partageaient la même insatisfaction face à une Histoire institutionnelle de l'Église – prédominante jusque dans les années 1960 – qui privilégiait l'étude des structures ecclésiastiques (papauté, évêques, ordres religieux) et de leurs relations avec les États et les pouvoirs temporels au cours des siècles. Les lacunes de cette historiographie devenaient d'autant plus criantes que l'histoire profane connaissait alors un vigoureux renouveau sous l'influence de l'École des *Annales* et du développement de l'histoire économique et sociale, qui ne faisaient guère de place aux mouvements religieux, ou les interprétaient dans une perspective marxiste. Il en allait de même dans le domaine littéraire, dans la mesure où les grandes anthologies ne faisaient guère de place aux textes et aux auteurs religieux, à l'exception de quelques grandes figures comme Pascal en France ou Dante en Italie (mais on ne parlait pas de Catherine de Sienne, qui fut pourtant la première femme laïque à utiliser la langue italienne dans ses écrits!). Toutes les personnalités que j'ai évoquées précédemment ont en commun d'avoir ressenti un manque dans la culture de leur temps et sont partis – chacune à sa façon – à la recherche du vécu religieux des hommes du passé, proche ou lointain, et de sa partie la plus authentique, celle qui était à la source de leurs façons de penser et d'agir.

Le premier à s'être engagé dans cette voie est Giuseppe De Luca (1898-1962), qui fait figure de pionnier, à tous les sens du terme. Viscardi évoque bien ce «prêtre romain», qualifié par Poulat de «personnage paradoxal», dont le rayonnement, de son vivant, n'a guère dépassé les frontières de l'Italie. Sa carrière est obscure: journaliste, écrivain, ami de personnages influents tant au Vatican que dans les milieux politiques italiens les plus divers, fondateur d'une maison d'édition toujours au bord de la faillite, il a certes été tout cela mais aussi et avant tout un extraordinaire animateur et un homme d'une immense culture, qui fut en relation avec un grand nombre de ses contemporains – à commencer par Don Sturzo – avec lesquels il entretenait des échanges épistolaires. On ne peut rien comprendre à ce personnage si l'on ignore qu'il était originaire de la Basilicate où il avait grandi, c'est-à-dire de la partie la plus déshéritée du Mezzogiorno. Mais, loin de s'apitoyer, comme Carlo Levi, sur la misère et l'arriération de ses habitants, il fut surtout sensible à leur grandeur et au courage avec lequel ils affrontaient leurs souffrances. Pour rendre compte de cette humanité et de son rapport avec la

religion chrétienne qui l'inspirait, il recourut à la notion de «pietà», dont le sens, en italien, est beaucoup plus large et riche que celui du français «piété». Par ce terme, il entendait la vie de l'homme quand Dieu est présent en lui par familiarité d'amour, non dans des moments exceptionnels, mais sous la forme d'un *habitus* intime, constant et continu. En ce sens, la «pietà» se distingue de la mystique, même si elle en est proche à certains égards, du fait de son enracinement dans la quotidienneté des expériences humaines. Aussi De Luca se proposait-il d'étudier ses retombées à la fois dans des oeuvres littéraires et artistiques et dans les objets les plus modestes – livrets de dévotion, «santini», ex voto – à travers lesquels elle s'exprimait. Aussi prit-il ses distances vis-à-vis de la notion de «sentiment religieux» chère à Bremond, qui lui paraissait trop restrictive et littéraire. Il se méfiait également du concept de spiritualité, dans la mesure où celle-ci lui semblait comporter une exigence de perfection qui lui conférait un aspect élitiste. D'où le rejet véhément, de la part de sa disciple Romana Guarnieri, de la notion de «spiritualité populaire» que j'avais lancée en 1974 dans mon livre sur *La spiritualité du Moyen Âge occidental* («A nessuno viene in mente di parlare di spiritualità popolare!» écrivait-elle à ce propos...). Ce n'est pas ici le lieu de vider cette querelle de mots, qui ne nous empêcha pas de rester bons amis et qui repose, je crois, sur un malentendu. Mais ce qui m'a intéressé chez De Luca était son désir d'associer l'histoire et la littérature, ce qui n'avait rien d'évident à l'époque, et surtout son ambition d'écrire une histoire des hommes en tant qu'ils ont aimé Dieu et que Dieu les a aimés, et de montrer comment ils avaient vécu cette relation. Le projet était sans doute trop vaste et – ajouterais-je – trop flou pour être réalisable. Aussi n'est-il pas étonnant que De Luca n'ait pas pu écrire la grande «Histoire de la piété italienne» dont il rêvait et ait dû finalement se contenter d'une simple – mais importante – «Introduction» à cette histoire, dont Émile Goichot a donné une excellente traduction française qui a contribué à faire connaître l'auteur dans notre pays. Mais cet échec ne doit pas faire oublier le grand mérite qu'il a eu de fonder et de porter à bout de bras, contre vents et marées, l'importante revue que constitue l'*Archivio italiano per la storia della pietà*, qui continue aujourd'hui dans la direction qu'il lui avait imprimée à l'origine, tout en élargissant sans cesse ses centres d'intérêt.

Comme le montre bien Viscardi, Gabriele De Rosa (1917-2009) provenait certes du même monde méridional que De Luca, dont il fit la connaissance au lendemain de la deuxième guerre mondiale qui l'avait entraîné jusqu'au désert de Libye. Il fut profondément marqué par lui, mais leurs conceptions de l'histoire religieuse n'étaient pas identiques, en dépit d'une inspiration commune. Dans les années qui suivirent leur rencontre, De Rosa

subit en effet l'influence de Jedin et surtout celle de l'historiographie française, dont les pionniers s'efforçaient de faire sortir l'histoire religieuse de l'impasse où elle s'était enlisée. Aussi privilégia-t-il de plus en plus dans ses écrits une approche socio-anthropologique des phénomènes religieux, mettant l'accent sur la relation dialectique existant entre les clercs et les laïcs, qui se traduisait chez ces derniers par une réception sélective des prescriptions du clergé, transmises par les statuts synodaux et la prédication. En même temps, il insistait dans ses ouvrages sur la nécessité de distinguer la «religion populaire» de la sphère du magisme, où l'avaient confinée les enquêtes anthropologiques que De Martino et ses disciples avaient consacrées au Mezzogiorno. Sensible – plus que De Luca – au poids du temporel et des structures sociales et patrimoniales, ainsi qu'à l'influence des conditions de vie sur les croyances et les pratiques religieuses, De Rosa développe dans ses analyses un remarquable sens de l'humain. Plus précisément, de l'unité profonde de l'être humain, ce qui, à ses yeux, interdisait de considérer la religion des paysans du Mezzogiorno à l'époque moderne comme une sous-culture à base de syncrétisme et de magie, qui les aurait tenus à l'écart de l'histoire. Car, comme De Luca, qu'il rejoint sur ce point, il était convaincu que l'humanité la plus modeste peut accéder à des formes authentiques de piété et même de spiritualité, attestée par des écrits et des œuvres d'art d'un niveau culturel sans doute modeste mais dans lesquels s'exprime une foi profonde dans la bonté et la miséricorde divines.

Au-delà de ces divergences d'appréciation, De Luca et De Rosa, ainsi que ceux que les ont suivis, poursuivaient un objectif commun qui était de réintégrer le peuple chrétien dans une histoire de l'Église qui avait longtemps choisi de se tenir sur les sommets et de privilégier en son sein l'élément cléricale. À la même époque – dans les années 1950/1970-, un prêtre français qui était un grand historien, le chanoine Étienne Delaruelle (1904-1971), avait entrepris de faire l'histoire des mouvements religieux au Moyen Âge et affirmé l'existence et l'importance de ce qu'il appelait la «piété populaire». Pour lui, comme pour ses deux contemporains italiens, la vie interne de l'Église s'exprime dans un dialogue à plusieurs voix: «celle du peuple, naïf et spontané, toujours tenté de se faire une religion à sa mesure, complaisante à ses besoins, indulgente à ses faiblesses, et qui le fait vivre dans l'émerveillement d'un perpétuel miracle»... l'autre, celle des grands clercs et de la hiérarchie, «sévéres pour l'accessoire et la fantaisie, impitoyables pour les déformations de la doctrine ou les déviations de la morale, désireux de cadres rigides et de prières contrôlées» (*La piété populaire au Moyen Âge*, Torino 1975, p. 545). Entre ces deux pôles, les incompréhensions et les tensions n'ont pas cessé au sein d'une Église catholique où la dérive cléricale n'a fait que s'ac-

centuer au cours des siècles. Mais, grâce à des hommes comme De Luca, De Rosa et Delaruelle, il n'a plus été possible de continuer à considérer la piété des masses comme un simple reflet dégradé de celle des clercs. En ce sens, ils ont été, avec d'autres comme le Père et cardinal Congar, des précurseurs du concile de Vatican II, dans la mesure où ce dernier a mis l'accent sur le fait que l'Église, avant d'être une structure hiérarchique, constituait un peuple de baptisés en marche vers l'éternité à travers les combats de ce monde.

ANDRÉ VAUCHEZ